

Olivier Cadiot

# Un mage en été

*P.O.L*

33, rue Saint-André des Arts, Paris 6<sup>e</sup>



Vu une photo dans le journal, en couleur. Une femme au milieu de l'eau, une rivière, un homme ? Elle a l'air bien, immobile comme ça, bras croisés. Elle compresse ses seins, cheveux mouillés, torsadés, courts, blonds. Ce qui est frappant, c'est son calme. C'est juste quelqu'un, au milieu de la rivière verte, point fixe dans le courant, on dirait qu'elle ne pense à rien, elle souffle, allez, on inspire. Et on expire, l'eau jusqu'à la taille, on fait barrage de son corps, comme ça. C'est beau à voir, deux rides d'eau s'accélérent autour de ses hanches, elle a une moitié du corps au soleil, moitié au frais, c'est parfait. L'eau est verte, je suis allé vérifier dans une autre rivière cette valeur de vert. C'est approchant. L'appareil choisit le vert tout seul, le suffisamment bon vert. Cette image réussit à traduire ce que ressentirait n'importe qui planté là au milieu de l'eau. D'un coup de baguette, clic-clac,

allez, je m'arrête. Elle se prend toute seule dans les bras et instantanément elle ne pense à rien. Une idée subite, ah je deviens une statue, comme ça, je fais barrage, et ça s'organise autour, des filaments d'eau, des chaînes de molécules froides, en fouets, à l'image des herbes en lasso qui colonisent les rivières au ralenti, en ondulant. Robe d'eau argent et lamée vert libellule. Elle s'installe. Elle est au paradis, pile à l'équilibre.

Je voudrais être à sa place.

Elle a l'air bien au milieu de cette eau, elle a les pieds bien plantés sur le lit de cailloux plats, tellement bien qu'elle en oublie son corps. Terminés les devoirs de présentation, rien à déclarer, elle est enfin quelqu'un, unisexe, dans la force de l'âge, bassin tendre, hanches blanches, épaules bronzées et desquamations roses, à la paysanne. Une femme devenue homme, à force, ou l'inverse. Elle ne se baigne pas, elle se trempe, elle s'étuve, elle se régénère. Elle travaille à son bien-être. Un charpentier fait disparaître de son torse la sueur et la sciure. Un chasseur se déshabille dans l'eau froide. Un conquistador fait sa pause déjeuner. Saint Sébastien, tranquille, avant les flèches. Allez, fermons les yeux, ça crépite de partout. Plop, Voie lactée, magnésium, dans le noir ça imprime une découpe verte. Un contour brûlant dans l'ombre, un petit personnage traverse la rivière. Reste la forme qui nous répète : Mais c'est elle, mais oui, oh c'est lui, le seuil minimum en dessous duquel vous ne reconnaissez plus personne. X in the river.

Il faudrait faire un dessin.

Un croquis aussi simple qu'une musique entendue de loin du fond d'une cour, par une fenêtre entrouverte. On ne distingue plus les instruments, mais une voix qui insiste : Je monte, je descends, je reviens, je recommence, je me boucle, je disparaiss, j'augmente, je me répète.

Vous me direz, mais être réduit à l'état d'automate, c'est bon ça ? Évidemment que c'est bon, évidemment que c'est bon. Mais pourquoi c'est bon ? Pourquoi c'est notre rêve à tous ? Ça a toujours été le rêve : un automate qui crie. Pourquoi ? En quoi c'est le rêve ça ?

On dirait une jument.

Un hongre avec ses cheveux de crin, un cheval de bois, une statue de chair. On dirait toujours autre chose, c'est drôle, elle est toute simple et elle me complique la vie, elle me fait tourner la tête, elle se multiplie, elle envoie des signaux, elle ouvre des boîtes à l'infini. On l'a déjà vue quelque part, c'est sûr. Dans un coin de souvenir. On la retrouve dans le moment bivouac des westerns, selle en guise d'oreiller, cafetière rouge cabossée, taches de rousseur et bain obligatoire au bord de la prairie, bretelles hop, miroir accroché à l'arbre, le moment irlandais-viennois obligé des westerns, la rivière énorme et les chemises blanches. Des gens sautent d'un ponton au ralenti.

Tap dance.

Elle fait bloc et l'eau passe comme ça autour, ça file, c'est magnifique, c'est l'été, c'est merveilleux. J'aime l'été.

Prenons un moment de détente comme elle. Oh je sais très bien imiter qui je veux si ça me chante. Tout va bien, j'ai reçu son empreinte. Je me détends. Je me ralentis. Ça fait des vagues douces autour avec des reflets étincelants. Ah je suis vraiment malin. J'aime reconstituer le mouvement de l'eau, c'est à la fois immobile et rapide.

Il faudrait faire un dessin.

Un point, une croix, X in the river, et de chaque côté, ffff-lilll, des lignes ondulantes pour figurer le courant qui la contourne.

Il faudrait une autre croix pour dire où je suis placé dans la scène, comme dans ce livre où un auteur, pour mieux raconter son enfance, dessine sa chambre à la plume et écrit Moi dans un coin pour dire qu'il est là.

Disons que je plane un peu.

À force de me projeter, je me diffracte. Je suis dans les herbes.

Comme si on avait répandu mes cendres sur un paysage, ici, là, partout, je suis dans l'herbe.

Dessinons un moulin.

Hmmmm, la dynamique des fluides, regardez, l'eau tourne et, avant de s'engouffrer dans le trou noir des vannes, semble immobile, et on voit, comme à travers un bloc de glace, mais ce n'est pas froid, c'est comme de l'huile, de l'eau épaissie qui ralentit tout, un bloc transparent, une loupe, hmmm, on voit le fond. Sable d'or au fond. On entre par le dos des choses pour les surprendre. Si une image est un immeuble, vous entrez pour une fois par la porte de service. À force d'illuminations, je suis

devenu voyant, je suis bien réglé, j'ai suivi les consignes à la lettre, j'ai de l'expérience, j'ai des heures de vol.

Je m'exerce.

Hop, à la force du poignet, à la volonté. C'est simple, je me retransverse certaines scènes tellement de fois. Comme on répète à l'infini un geste. On passe dans l'air, profilé, on fait rentrer les êtres et les choses en forme de ce qu'on veut, comme ça.

J'ai un œil qui entre sous l'eau quand on plonge, un œil à la bonne distance, comme les lentilles qu'on choisit pour regarder les animaux à la bonne distance. On ne les voit pas nous voir. On ne croise pas leurs regards, on se mire dans la sphère vide de leurs yeux.

On est seul avec eux. C'est ça qui me plaît chez X. On pourrait être seuls ensemble. Je peux éprouver la marbrure de son corps, son poids et sa douceur exacte. Je veux voir sa peau verte sous l'eau. Je veux sa peau. Je veux cohabiter en douceur, nager de concert. Je lui fais un brin de conduite sous l'eau, il fait frais, c'est sombre, je suis un poisson en tenue camouflage, je trace des coulées sous les herbes pour m'approcher en douce, souterrain sous l'eau. Dans l'eau profonde, dans l'eau, dans l'eau profonde de la rivière. Je peux chanter ça bouche fermée.

Un chanteur en plongée.

C'est possible.

Je suis plastique, je sais le faire, j'ai de l'expérience. Je suis vivant et en déformation permanente, je suis plissé et pliable. Je me colore : je choisis le rose ancienne n°57,

pas assez couleur chair, très bien, j'ai tout un catalogue, je me marbre légèrement, je choisis une carnation Titien mal photocopié. Je m'enroule dans une tapisserie, comme dans un drap plissé sur lequel on projette un film en plein air, je me drape de rivière, ou d'une toile de nymphéa à taille de ruisseau, une tapisserie couleur gué. Je suis ton sur ton.

Couleur nageoire de brochet.

Les couleurs bavent. Par chance, le journal a mal reproduit cette image. Ça m'arrange, il dit la vérité sans le savoir. Pravda. Les couleurs ont tourné comme seule la nature peut le faire. L'eau vert fluo et les herbes électriques.

On voit des gens en plus dans la nature augmentée. C'est accueillant.

La trame de l'impression est réaliste par erreur, elle ajoute des moustiques en plus, des étincelles de soleil partout, on croit voir la vibration de l'air, des nuages d'atomes en plus, ou l'idée très rapprochée qu'on s'en fait, on n'est encore au début du XXI<sup>e</sup> siècle et on se représente les atomes comme de petites cosmologies, avec des boules multicolores qui tournent autour de planètes à toute vitesse en orbite. On savait pourtant déjà qu'il y avait tellement de vide partout. Et on saura vite que la matière est en forme de fouets, de lassos, de filaments.

Comme ça.

Idées nouvelles avec images d'avant. Ça marche quand même. Oh c'est comme ça que je vois les quarks!

Et moi les gluons ! Ça vibre, ça tourne, ça se pulvérise en l'air comme un feu d'artifice. Quel bonheur de voir les atomes de quelqu'un.

Je suis un mage.

Quelle chance !  
Je ferme les yeux pour voir les choses, car on ne voit pas de la même façon les yeux ouverts.  
Qui disait ça ?  
Pour mon prochain film, je vais fermer les yeux.  
Caméra fermée.  
Boule de cristal intérieure.  
Je me lance.  
Je peux mélanger mes images préférées à celles de tous, c'est merveilleux. Et dans tous les sens, c'est ça les artistes. Le danger vient de l'explication, on se détend, on n'est pas là pour faire une dissertation en trois parties.  
Vacances.  
Rien à déclarer.  
Et puis les gens sont habitués aux trafics d'images. La moindre publicité pour EDF est plus invraisemblable

que *Nadja*. Le moderne c'est déjà vu. Tout le monde connaît ça, partout, avec les petits interludes qui servent à rafraîchir le cerveau, ardoises magiques que l'on propose partout, sur des écrans, dans les salles d'attente des hôpitaux, avec les livres portables et les nouvelles tablettes de cire électriques. Il y a de l'abstrait, du rêve, des superpositions partout, des monochromes en salle de réanimation, des sculptures en plastique au bord des tramways. C'est aussi beau qu'une photo de champ de coquelicots dans une cuisine d'autrefois. Ça sert à habiller les choses qu'on veut vendre en masse. Tout le monde s'est habitué, c'est devenu aussi accessible que les peintures de Lascaux.

Bref, c'est merveilleux cet héritage. Et si le moderne c'est la moitié du problème réglé comme l'expliquait un grand poète, eh bien, c'est déjà pas mal, on n'a plus personne à convaincre. Alors, on ne va pas nous empêcher de raconter ce qu'on veut. Ne nous demandez plus d'être logiques depuis que vos enfants savent déjà faire du Picasso à cinq ans.

Vacances.

Qui disait ça : Mon prochain film, je le ferai les yeux fermés. C'est une bonne idée. Allons-y.

Le cinéma c'est bien.

Des gens cherchent nuit et jour ce que vous avez aimé. On repère un endroit qui correspond à peu près. C'est pratique, on vous emmène dans un lieu X inconnu, où vous vous dites, ah, mais c'est exactement chez moi. Mais c'est mon chien ! C'est la même personne que j'ai connue.

Mais... c'est ma mère. Presque pareil. C'est encore mieux d'ailleurs si c'est presque pareil parce que ce n'est pas votre mère du tout, quelle détente. Faites-nous le portrait-robot de l'être aimé. Quelque chose d'approchant. Ah votre mère a un œil vert et un œil bleu!

Désolé.

Mais globalement ça va. Allons-y. Quelle souplesse. Adaptabilité. Modernité. Efficacité. On fait ce qu'on veut, filmer les angles, plonger sous la peau, on va partout, on peut avoir des yeux derrière la tête, et sortir de soi pour se voir... du dessus. Comme ça. C'est très pratique, on voit un paysage plus grand qu'on ne l'imaginait, ah je ne savais pas qu'il y avait tant de vert ici! On dirait un paysage abandonné. Un énorme fouillis végétal. On s'installe, on tourne, on regarde. Un bord de rivière. Un vrai labyrinthe.

Je tourne autour.

Ça devient net au fur et à mesure que j'avance.

C'est comme dans la vie.

Descente vers l'eau entre les iris. Caméra asservie sur ressort, articulée et pneumatique. On longe ce paysage, on réalise doucement, ça va vite et relativement lentement, comme un avion vu du sol ressemble à une trace d'escargot sur fond bleu. C'est surtout régulier, un flux absolument régulier et stable. On se promène avec notre voix sur ce rail, on prend une voix douce type *Splendeur des Amberson*. On imagine les gens installés successivement dans ce paysage ici. On décline les histoires de chacun, petites affaires, petits souvenirs, éclats de voix,

légendes de chacun, petits mondes côte à côte, on passe de branche en branche en descendant l'arbre familial.

On tourne lentement, à 360°, on dirait que ça dure des siècles, le temps a vraiment le temps de changer. Et puis on redescend, on est libre, je n'ai pas d'attaches, je m'approche au galop en une séquence, je passe d'un seul plongeon du cosmos à la terre, j'entre dans les feuilles. Je ne sais pas si vous êtes déjà tombé de la pointe d'un séquoia *gigantea*.

Ça va vite.

Là où on arrive, la lumière rasante colore en jaune vif le petit pan de mur. Plus jaune, plus orange, et très vite plus rouge que nature, si nature se résume à la vie vue par temps ordinaire pâle. Oh les feuilles sont si rouges, c'est déjà l'automne, il fait froid. À force c'est l'hiver.

Rentrons.

On traverse les feuillages. Comme un missile repère sa cible en cherchant la chaleur, fracas, arrivée ange, bling, on traverse une verrière.

Il y a quelqu'un ?

On est bien chez soi.

J'entre un œil par là. Comme ça. HmMMM, les bons neurones du héros. Oh c'est la première fois que je vois à l'intérieur de moi en couleur.

Pièce ronde.

On est bien installé, maison-hôpital, studio, chambre stérile, machines partout. Et tout ça dans une cabane suspendue dans les arbres. Une tour camouflée par le temps. Avec des meurtrières pour surveiller le paysage. Gallo-romain intemporel. Je veux dire du solide, du costaud. Du moderne dans une vieille enveloppe.

Vivons cachés.

Ouhlà.

Le coup de génie de s'installer un bureau dans la cuisine, ou l'inverse. Le gars peut braiser une poularde en bricolant sa vie. J'ai des machines mixtes. Idéal pour

un Moi. Commandes via cerveau, toujours en marche, comme ces cuisinières qui ne s'arrêtent jamais. On glisse la tarte dans le bon four. On n'a plus de thermostat.

Ne faites le deuil de rien.

C'est ce que promet la notice.

Une machine qui garde les qualités principales de toutes les trouvailles qui l'ont précédée. Pas de nostalgie technique : l'objet est en bois et cuivre, avec parties en latex qui imitent parfaitement l'élasticité de la peau et même sa chaleur, mais armées de titane, souffle la notice. Molettes et commandes vocales, un milliard de pixels, petites lampes témoins bleues brûlantes. On garde tout en mémoire : profondeur du négatif, relief de la stéréoscopie, énorme vibration du noir et blanc, sépia et charbon des tirages des anciens morts.

Et l'effet huile des autochromes ?

Absolument, poursuit la notice, vous obtiendrez des couleurs profondes à 100 %, des fruits vibrants de lumière, pêche orange dans plat bleu de Chine.

Agfa ? Fuji ?

Mais oui !

Et la netteté alors ?

Le point absolu partout. Du supernumérique. Zéro perte. On a tout. Pas de nostalgie. On progresse sans perdre rien. Couleurs écrasées dans un mortier. Odeur du projecteur, poussière dans rayons, odeur d'écran perlé + réalité augmentée, on garde tout. L'effet perdu aussi.

On peut même réparer, assure la notice-qui-sait-tout.

Regardez.

Ça fait comme une bande plâtrée, ça répare, une charpie ? Quelque chose vient cautériser des scènes. Matériel qui s'effrite, couleurs délavées, scratch, brûlures du négatif, fragments de gens disparus. Remettez les morts et les vivants ensemble à la bonne vitesse, souffle la notice.

Lapin !

Ordre bref via commande cerveau : un lapin s'incrute dans la cuisine, un bon petit lapin virtuel tellement précis qu'on voit battre son cœur sous le pelage. Ça marche. Juste avant de le sacrifier sur l'innox. Vous voulez un crâne en anamorphose dans l'air. Fonction Cuisine Holbein. C'est bon ! Je pense, action, moteur, et voilà votre père qui vient s'installer dans le fauteuil en face de vous.

Un genre de père.

Comme un vieux monsieur égaré en pleine rue.

C'est approchant, comme une image.

Ce n'est pas grave.

Pourquoi j'ai une si bonne mémoire vive.

C'est nouveau.

On retrouve qui on veut.

C'est ce que promet aussi la notice.

Faites votre recherche.

Chaque image en contient une autre.

À l'infini.

Il suffit de piocher.

Je colle ça avec ça, en arrière, mon cœur mis à nu, et ffffft fait la bande douce, la bande magnétique dans sa

boîte métal, on compare, on incruste, on superpose, on comprend que les sensations sont des choses.

On peut les toucher.

Des machins en volume.

Hérissés avec des bords.

Des chansons en dur.

Est-ce que je suis la plus belle ? s'inquiète la notice.

Ah.

On peut les faire tourner dans l'air, de l'autre côté, à l'envers.

Tout est net.

Tout est net jusqu'à l'infini, la même netteté dans les plis, tout est plissé et précis, le narrateur embrasse sa dulcinée, il voit l'émail de ses dents à cent mètres, il peut compter le nombre de cheveux par mèche, il tourne autour du grain de beauté, au moment ad hoc, les pores de la peau nous crèvent les yeux, oh ça nous change le baiser, le moindre frémissement de sa lèvre supérieure actionne des milliers de petits palpeurs qui entourent la lèvre adverse, miam.

La technique c'est bien.

Vous me direz, la première femme que j'ai embrassée, c'était une déesse de marbre, grandeur nature, tenant une torchère, éclairant un escalier. Lèvres de pierre et tourbillon vertical.

Moi j'étais grandeur enfant.

Dans un angle de cette entrée, sur le marbre à carreaux noir et blanc, une banquette, un coffre recouvert de cuir clouté, de taille suffisante pour faire un sarcophage où disparaître.

Stop.

Je n'ai pas besoin de cette machine.

Je sais le faire.

Je fais tout les yeux fermés.

En direct.

Comme ça.

Je suis vraiment un mage.